

Je me souviens d'une phrase d'un de mes enseignants en école d'art, il y a longtemps, qui disait : quoique vous fassiez après l'école, que vous soyez artiste ou boulanger, ici vous apprenez à donner du sens à ce que vous faites. Ta question pointe cette exigence de sens, celui que l'on met non seulement dans l'acte d'écrire de la poésie mais aussi dans l'idée de conduire cet acte jusqu'à la publication. En ces temps de replis, d'extrême matérialisme, de culte de l'immédiateté — eu égard à ce qu'écrire et publier des livres de poésie peut sembler avoir d'absurde, d'exalté, de délirant — l'acte tombe de lui-même si cet afflux de sens vient à manquer. J'ai une conscience très aigüe de sa fragilité. Pourtant c'est cette précarité qui en fait l'importance, l'impératif. Poursuivre, continuer. L'art est une construction. Je m'y suis étayée. De long temps la découverte des formes d'art, dont la poésie, a été pour moi à la fois une évidence et une série de révélations. Comme spectatrice et lectrice, j'y ai trouvé l'endroit d'un contact avec le monde, à la fois ce passage et cette hétérotopie ; comme écrivaine et comme poète, l'endroit d'une fabrication, une construction où les choses se recomposent, deviennent mieux elles-mêmes. Dès mon premier texte, il m'a semblé qu'écrire était une façon de me tenir au plus près des choses, à partir d'un temps long, d'un travail d'intense d'attention mais au sens d'une force agissante, d'un pouvoir d'action. La poésie doit se faire forme pour exister. Écrire est un acte solitaire, publier m'a permis d'aller au bout de celui-ci, d'entrer en conversation avec les artistes et les poètes, de leur répondre, d'hériter. La poésie est l'espace d'une irréductible liberté. Publier c'est passer à l'acte, revendiquer cette liberté. Par la publication, j'aime l'idée de (re)mettre au monde une langue qui ne soit ni fonctionnelle ni prête à l'emploi, une langue non communicationnelle, non sachante mais pourtant savante, pourtant sûre de sa vérité formelle et sensible. Il y a dans l'étape de la publication la possibilité d'incarner cela publiquement, de le faire exister et par conséquent de le défendre. Je crois qu'il m'était nécessaire d'interagir socialement dans et depuis cet espace artistique — mon "contre-emplacment", une marge peut-être mais on sait l'importance des marges et des espaces interstitiels. Ces "délaissés" dont parle Gilles Clément sont des réserves de biodiversité qui pourraient s'appliquer à nos façons de prendre langue. J'enseigne aujourd'hui la création littéraire à l'université et ponctuellement dans des écoles d'art. Je rencontre des étudiants et des étudiantes avides d'ouvrir cet espace poétique. Ils veulent écrire, performer, découvrir. Ils veulent inventer des chemins dans la langue. Publier c'est aussi faire exister

une bibliothèque pour travailler avec eux, déployer cette bibliothèque pour leur faire découvrir des langues, construire du sens ensemble, s'armer.

Virginie Gauthier